

PRÉLUDES
LES ESPOIRS DE L'AUBE

3 JUILLET 1790.

Le jour se lève sur le château de Saint-Cloud. Les jardins s'étirent dans la fragilité de l'aube. Au loin, Paris émerge timidement de la pénombre. Tout semble étrangement calme. À peine une année s'est écoulée, mais elle a compté plus qu'un siècle entier. Depuis l'ouverture des États généraux, le 5 mai 1789, ce sont tous les fondements de l'ancienne monarchie qui ont été jetés à bas : fusion des trois ordres en Assemblée nationale, prise de la Bastille, abolition des privilèges, proclamation des Droits de l'homme. Seule l'autorité du roi a résisté à ce raz-de-marée réformateur. Si le monarque partage désormais son pouvoir avec une assemblée, il peut opposer un veto aux décisions parlementaires. La couronne demeure un fondement du nouveau régime ; oui, mais pour combien de temps ? Marie-Antoinette quitte l'embrasement de la fenêtre. La nuit a été courte et agitée. Même le sommeil a fini par la délaisser. Elle s'assoit à sa coiffeuse. Son teint est fade, ses rides plus affirmées, plissures de la peau où se sont gravées les inquiétudes et les angoisses. Son regard est moins lumineux, semblable à une chandelle achevant de se consumer. La reine démêle machinalement ses cheveux avant son entrevue avec « le monstre ». « Nous ne serons jamais assez malheureux, je pense, pour être réduits à la pénible extrémité de recourir à Mirabeau », avait-elle répondu au comte de La Marck, lorsque celui-ci avait fait savoir aux souverains que le terrible tribun était prêt à servir la cause royale. Mirabeau, ce renégat, ce noble élu du tiers état qu'elle avait longtemps cru responsable des « grandes égorgeries » d'octobre 1789. Le souvenir de ces effroyables journées lui noue l'estomac, à lui donner un haut-le-cœur. Pourtant, dans quelques heures, elle sera face à Mirabeau.

MIRABEAU TERMINE D'ÉTALER LE SAVON SUR SA BARBE NAISSANTE. Pour brouiller les pistes, il est arrivé au milieu de la nuit chez sa sœur, à Passy, après une orgie monumentale dans son hôtel particulier, rue de la Chaussée-d'Antin. En se rasant, il considère la laideur d'un visage auquel ont succombé tant de femmes, et qui impose aujourd'hui un respect mêlé d'effroi à l'Assemblée constituante. Il espère que la magie opérera sur la reine.

Il faut qu'elle se rallie à ses vues pour sauver la monarchie de la tempête qui menace de l'entraîner dans l'abîme. « Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme! » a-t-il écrit dans sa correspondance secrète avec les souverains. Elle seule peut insuffler quelque volonté au monarque, lui faire prendre de bonnes décisions, des résolutions fermes, et le contraindre à s'y tenir. Oui, la Première dame du royaume doit regagner sa popularité en allant à la rencontre du peuple, en se montrant comme le faisait jadis sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse. Mais pour cela, il faudrait qu'elle ne se défie pas de la Révolution, qu'elle s'en serve activement pour asseoir plus sûrement le pouvoir et l'autorité de la couronne. Et surtout, il faudrait qu'elle lui fasse confiance, qu'elle mette enfin ses conseils en pratique! Mirabeau essuie son visage, passe une chemise et ouvre la fenêtre donnant sur le jardin. Il inspire profondément l'air du matin mêlé au parfum des tilleuls. Voilà bientôt deux mois qu'il conseille en secret les souverains, et pourtant rien n'a changé. La situation du pouvoir royal s'est dangereusement dégradée. S'il est payé pour ses avis, il n'est pas vendu. « Je m'engage à servir de toute mon influence les véritables intérêts du roi; et pour que cette assertion ne paraisse pas trop vague, je déclare que je crois une contre-révolution aussi dangereuse et criminelle, que je trouve chimérique, en France, l'espoir ou le projet d'un gouvernement quelconque, sans un chef revêtu du pouvoir nécessaire pour appliquer toute la force publique à l'exécution de la loi », avait-il écrit dans sa note du 10 mai dernier, la première, celle qui avait scellé son entrée au service de la Cour. Ce n'était pas là le ton d'un docile serviteur. Dans sa note suivante, il avait rappelé sa position et son indépendance avec fermeté: « Je serai ce que j'ai toujours été: le défenseur du pouvoir monarchique réglé par les lois, et l'apôtre de la liberté garantie par le pouvoir monarchique. » Il regarde le ciel. Le temps est lourd, la journée s'annonce suffocante. Mirabeau le sent dans ses rhumatismes, cadeau de ses nombreuses années passées en prison. Il se retourne et va s'asseoir devant un petit secrétaire. D'un geste ample et nerveux, il se met à écrire.

MARIE-ANTOINETTE RETIRE LES CHEVEUX RESTÉS DANS SA BROsse et croise son reflet dans le miroir de la coiffeuse. La jeune fille impétueuse et pleine de vie qu'elle était avant d'arriver en France est toujours là, ensevelie sous les cendres des années et les fêlures des épreuves.

Qu'il est loin le temps où le peuple acclamait avec ferveur chacune de ses apparitions! Quel monde entre la belle dauphine de Versailles et celle qu'on appelle aujourd'hui, comme on profère une injure, «l'Autrichienne»! Celle dont le mariage devait sceller la paix entre la France et l'Autriche a cristallisé à ses dépens tous les ressentiments et toutes les haines.

Dès son arrivée, elle s'était retrouvée malgré elle au centre d'un marécage de courtisans où l'intrigue et la médisance régnaient en maîtres. Manipulée par Mesdames, les trois sœurs bigotes de Louis XV, elle s'était mise en porte à faux avec la dernière favorite du « Bien-Aimé », la Du Barry, s'aliénant ainsi une partie influente de la Cour. Fuyant ces guerres de salons et de boudoirs, elle s'était réfugiée dans les bals et les fêtes d'où elle rentrait aux premières lueurs de l'aube. Dépensant des trésors en toilettes, perdant des sommes considérables au jeu, elle avait creusé le déficit de la couronne, aggravé sa réputation de femme frivole et insouciant, loin du peuple et de la vieille noblesse de France. Les rumeurs les plus extravagantes, les cancans les plus fielleux et les calomnies les plus viles s'étaient répandus dans toute la société. Sous les plumes des pamphlétaires, dans les gravures et les estampes scabreuses, une danse ou une promenade prenaient des airs d'orgie. « Madame Déficit », « Sapho », « Messaline », « Agrippine », « Frédégonde », Marie-Antoinette ne comptait plus les surnoms désobligeants et les comparaisons infamantes dont elle était l'objet. Mais elle avait laissé dire, apparemment indifférente et insensible à tous ces persiflages. Qui étaient-ils pour la juger de la sorte? Que savaient-ils des véritables raisons de sa dissipation et de sa soi-disant inconstance?

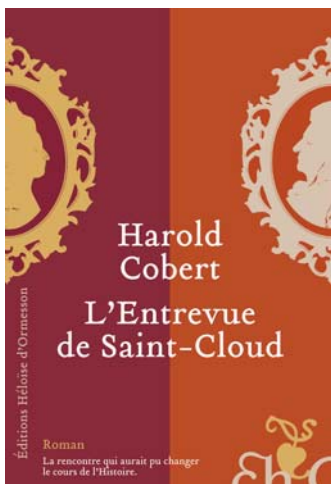
On frappe à la porte. Trois coups rapides, puis deux coups espacés, qui tirent Marie-Antoinette de sa torpeur.

Sa première dame de compagnie et confidente, Mme Campan, entre dans la pièce. La reine lui adresse un demi-sourire de circonstance, se lève et, d'un pas lent et résigné, va se placer en face d'un grand miroir en pied. Sans un mot, Mme Campan déplie une robe en mousseline aux rubans de satin violet et commence à la déshabiller.

Devant le miroir, la reine se revoit adolescente de quinze ans, qui laissait derrière elle sa patrie natale et son enfance. Dans un pavillon élevé à la hâte sur une île du Rhin, entre Kehl et Strasbourg, elle avait dû

abandonner Mops, son chien adoré, avant de quitter ses toilettes d'archiduchesse. Pour revêtir celles de nouvelle dauphine de France, on l'avait obligée, dans ce lieu éphémère et froid, à se dévêtir entièrement devant les représentants des deux délégations.

Elle revoit ces nuits où Louis s'allongeait sur elle. Elle avait dû supporter toutes les tentatives infructueuses de son jeune époux, handicapé par un problème mécanique bénin que les chirurgiens de la Cour avaient mis sept ans à résoudre d'une simple et ridicule incision du frein du prépuce. Comment n'aurait-elle pas eu envie de se soustraire aux étreintes stériles de ce corps gauche et lourd qui l'oppressait tous les soirs? Comment n'aurait-elle pas saisi la moindre occasion pour fuir le lit conjugal, lieu d'humiliation de ses désirs, de son corps, de sa féminité, de sa personne tout entière? – Si vous voulez bien fermer les yeux, Votre Majesté? Marie-Antoinette rabat le voile noir de ses paupières sur ces souvenirs douloureux et, doucement, Mme Campan commence à lui poudrer le visage.



Harold Cobert, *L'Entrevue de Saint-Cloud*

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010 | www.heloisedormesson.com
144 pages | 15 € | ISBN 978-2-35087-144-8
Distribution/diffusion Interforum